



...s'abonner

→ Culture/article

Quand l'artiste interroge les codes télévisuels en les imitant

PROPOS RECUEILLIS PAR ALINE ANDREY

Paru le Samedi 29 Novembre 2003



PERFORMANCES - Les deux jeunes performers Andrea Thal et Yan Duyvendak tendent leurs miroirs à la société de consommation, sans jugement, ni morale et avec le sourire. Ils seront tous deux présents au Festival des Urbaines à Lausanne le week-end prochain.

Durant son séjour à la Cité des arts à Paris en 1995, Yan Duyvendak, las de l'art plastique contemporain, décide de se rapprocher de la culture populaire. La chanson amènera ce jeune artiste plasticien aux arts vivants. Entre performance, théâtre et danse, il pose un regard complexe et amusé sur la télévision, la télé-réalité et le cinéma, avec l'étroite collaboration de la cinéaste Nicole Borgeat et du metteur en scène Imanol Atorrasagasti. Deux de ses créations sont au programme du prochain Festival des Urbaines à Lausanne et du Festival Particules à Genève. A travers *Dreams Come True*, Yan Duyvendak jette son dévolu sur les émissions qui fabriquent des stars. L'artiste devient alors l'une d'elle dans un jeu de va-et-vient entre la scène et l'écran, entre la jeune pop star et le performer qui s'agite devant le public jusqu'au vertige, jusqu'au moment où le rire fait place au silence. Dans *Partenogenesis* – «naissance à partir de rien» – Yan Duyvendak, une télévision dans les bras, prête sa voix off aux séquences de films qui défilent sur l'écran. Les images et les mots se mélangent jusqu'au glissement de sens. Rencontre.

Le Courrier: Quelle est la démarche qui sous-tend vos créations?

Yan Duyvendak: L'art contemporain a été réservé à une certaine élite et est ainsi trop souvent décalé du monde. Je crois qu'aujourd'hui il faut que chacun puisse y accéder. C'est du temps perdu quand une expo est engagée et que personne ne la voit ou quand le public est déjà convaincu d'avance. Pour faire bouger les choses, il faut toucher madame et monsieur tout le monde. Après plusieurs créations autour de la musique populaire, j'ai imaginé un spectacle en me mettant dans la peau du spectateur qui «pète un câble» et qui commence à imiter ce qu'il voit à la télévision. D'une émission de variété à un reportage bouleversant en passant par la météo, je deviens une incarnation des images télévisuelles. Dans *My Name is Neo* (for fifteen minutes), je copie tous les faits et gestes des quinze dernières minutes du film *Matrix*. Je transpire et finis épuisé, alors que Neo, le super-héros, n'a pas une goutte de sueur sur son front. Le temps humain est ici totalement éloigné du temps fictif, preuve à l'appui.

Quel regard posez-vous sur des émissions telles que Pop Star ou Star Academy?

– Ma performance *Dreams Come True* se penche sur ces stars consommables en une saison. J'ai eu envie de me mettre dans la peau de chaque personne: la star façonnée, le jury, le spectateur. En fait, j'ai aussi vécu ces moments car, dans le monde de l'art, le dispositif d'élimination est parfois semblable. J'ai été dans un jury où nous avons une heure par étudiant pour sa présentation, la discussion autour de celle-ci, les délibérations du jury en aparté et, enfin, le verdict, alors que l'étudiant tremble sur son siège éjectable. En travaillant sur ma performance, je voyais exactement le même dispositif. Je me souviens d'une émission «faiseuse de stars» à la télévision espagnole au cours de laquelle le jury dit à une des participantes: «Tu es plus extravertie et plus sympathique qu'au début. Mais tu peux encore faire mieux, si tu arrives à dominer ton caractère.» Ce qu'on lui demande est totalement paradoxal. Et c'est immonde de faire vivre une telle humiliation à une jeune fille devant quinze millions de téléspectateurs.

Cette jeune fille devient-elle une victime consentante?

– Chaque partie devient victime. Lorsque l'on voit une membre d'un jury qui pleure lors d'une élimination, celle-ci devient victime à son tour, alors qu'elle a éliminé le candidat activement. Dès le moment où tu commences à croire au système, tu en deviens la victime. En fait, on peut parler plus justement d'une co-dépendance. Quand j'ai passé le concours national de performance à Bâle avec ce travail, j'étais tout aussi nerveux que ces jeunes stars. J'avais tellement envie que ça marche! Donc j'adhère aussi à ce système. Je crois toutefois que toute expérience est bonne. Moi aussi je me suis brûlé les ailes à mes propres illusions et, en fin de compte, cela m'a servi.

Est-il possible d'en sortir?

– Je ne pense pas. Si tu veux faire un boulot, tu t'inscris dans un système qui est ce qu'il est. Le but n'est pas d'en sortir, car sinon tu ne fais plus rien. Si je ne m'inscrivais pas dans le milieu de l'art, du théâtre ou de la danse, je n'existerais pas. Je n'essaie pas de me soustraire à ce système, mais j'essaie d'en être conscient.

La conscience seule permet-elle de faire avancer les choses? Et l'artiste a-t-il un rôle à jouer dans cette prise de conscience?

- Par mes performances, j'essaie de tendre un miroir sensible et de poser des questions. Qu'est-on en train de faire? Dans quel système vit-on? Qu'est-ce que le milieu de l'art? Comment réfléchir et refléter? Je souhaite questionner sans être critique, ni moraliste. Lors de *Dreams Come True*, les gens rient beaucoup au début, mais à la fin plus du tout car ils se rendent compte du côté douloureux de la situation. J'essaie de sentir ce que ressentent les protagonistes de ces émissions, d'entrer dans leurs émotions et de les retranscrire sur scène. Une critique est finalement trop facile, tout comme une valorisation. Ces jeunes souhaitent avant tout exprimer leur créativité. Si j'avais vingt ans aujourd'hui, je me serais inscrit en croyant sincèrement pouvoir devenir une star.

Les images de télévision sont aujourd'hui des icônes. Comment est-on arrivé, selon vous, à ce glissement?

– La religion ne relie plus les gens. Ce sont aujourd'hui les images TV et le football qui nous fédèrent. Nous avons besoin d'icônes auxquelles croire pour nous reconnaître. La télévision, c'est voir au loin. Au début, son rôle était éducatif, puis le divertissement s'y est ajouté. Aujourd'hui, la néo-télévision nous montre le pire pour que le téléspectateur se dise que sa vie personnelle n'est pas si mal que ça.

Personnellement quel est votre rapport à la télévision?

– Je n'ai pas de télévision (rires). Mais personne ne peut y échapper. Lorsque je suis en Espagne, la télévision est allumée en continu et partout. En fait, je crois que la télévision me fascine et me répugne en même temps. Je me retrouve ainsi dans un état de vertige, qui se traduit par la peur de l'envie de sauter. Cette impression, c'est mon moteur pour créer. Je crois que le spectateur ressent ce même vertige pendant mes performances.

Note : Dreams Come True et You invited me, don't you remember? dans le cadre du Festival Particules, Théâtre de l'Usine (11, rue de la Coulouvrenière, Genève), le 2 et 3 décembre à 20h.

Rés: tél: 022 328 08 18, www.usine.ch

Dreams Come True et Partenogenesis au Festival des Urbaines, Théâtre de l'Arsenic (57, rue de Genève, Lausanne) les 5 et 6 décembre à 19h.

Rés: tél: 021 311 30 44, www.urbaines.ch. Rens: www.duyvendak.com